

CULTURE - FESTIVAL D'AVIGNON

## Charlotte Clamens, comédienne : « Le théâtre de Christoph Marthaler, c'est la performance de l'antiperformance »

Lors de cette 79<sup>e</sup> édition du Festival d'Avignon, l'artiste retrouve son metteur en scène fétiche pour « Le Sommet ».

Photos en vedette par Fabienne Dage  
Publié le 14 août 2025 à 11h07 | [Lecture 5 min](#)

[Lire l'article](#) [L'avez-vous lu ?](#)

[Article réservé aux abonnés](#)



Charlotte Clamens au centre, avec le reste du collectif Le Sommet, de Christoph Marthaler. (A. G. / AGF)

Charlotte Clamens a toujours été un peu à part dans le théâtre français. Marqué d'une impalpable étrangeté, son talent de comédienne lui a fait croiser la route de Christoph Marthaler : après avoir joué dans *Une brève histoire*, en 2013, elle retrouve le maître suisse dans *Le Sommet*, une création qui porte son bien nommé, où l'art de la folie douce de Marthaler monte au plus haut.

**Vous avez eu départ un parcours de théâtre classique, au sens de théâtre de texte. Qu'est-ce qui vous a fait croiser la route de Christoph Marthaler ?**

Mon parcours peut sembler classique, en effet, puisque j'ai été formée à l'école de Chaillet dirigée par Antoine Vitez. Mais, dès l'école, j'ai été attirée par un jeu très physique. Bien sûr, le théâtre de Vitez était fondé sur le texte, mais il y avait une dimension du corps importante, et il a encouragé chez moi cette disposition.

D'emblée, j'ai aimé jouer des personnages muets, et j'étais un peu seule sur ce terrain à l'époque. Dans le théâtre français de ces années-là, il y avait peu d'espace pour ce type de travail, que j'ai quand même pu creuser avec Jean-François Sivadier. Quand j'ai vu mon premier spectacle de Christoph Marthaler – *Les Dix Commandements*, en 2014 – je me suis dit : « C'est drague ». C'était comme si je reconnaissais quelque chose, alors que je ne l'avais jamais vu. À partir de là, j'ai été fascinée par son travail, comme je l'étais par celui de Pina Bausch. Mais je n'aurais jamais imaginé pouvoir travailler avec lui.

**Lire le récit (suite)** [Le Théâtre national de Chaillot célèbre cent ans d'aventures créatives](#)

**Comment s'est produite votre rencontre ?**

À Avignon, lors d'une lecture d'une pièce de Sacha Bae, qui est devenue ensuite l'épouse de Christoph Marthaler. À l'issue de cette lecture, il m'a dit : « Toi, c'est incroyable, tu fais partie de ma famille. Je n'en revenais pas. Comme il habitait à Paris à l'époque, il m'a régulièrement invité à manger chez lui avec ses sœurs Stéphanie, Graham Valentine, Marc Bodnar... Comme pour tester si j'allais pouvoir rentrer dans la famille. Et trois ans après, il m'a proposé de jouer dans *Une brève histoire*. Marthaler ne fait jamais de distribution au sens classique du terme. Une bonne partie de son processus de travail se passe dans ces repas partagés : dans la phase de création, aller manger tous ensemble fait partie intégrante de la répétition. C'est très singulier.

**Sur quoi vous êtes-vous mutuellement reconnus ?**

Sur l'humour : je dirais une forme d'understatement [procédé typique de l'humour anglais qui consiste à minimiser le fait]. Christoph Marthaler choisit les acteurs avec qui il travaille parce qu'il voit en eux quelque chose qui l'intéresse, il n'a pas besoin de les voir jouer. C'est comme s'il composait ses distributions en assemblant des couleurs.

**Quel est le processus de travail sur une création comme « Le Sommet » ?**

C'est assez fascinant, car, au départ, Christoph a juste sa distribution, le titre du spectacle et son décor, mais il ne sait pas du tout ce qu'il va se passer dedans. À partir de là, il y a une première phase d'improvisation, où il veut surtout voir comment on bouge dans le décor. Il met de la musique, toujours, et pas forcément la musique qui sera retenue dans le spectacle. Il n'y a pas de texte, pas de situations. Il ne faut pas chercher à savoir ce qu'il veut, mais vraiment être là où en est.

**C'est un peu mystérieux...**

Où, pour nous aussi, les acteurs, mais pour moi, c'est un régal de travailler ainsi. Il n'y a pas une once de psychologie dans cette démarche. On arrive le premier jour de répétition, on sait que le spectacle va s'appeler *Le Sommet*, on a nos costumes, on arrive dans le décor, qui déjà induit un climat, une atmosphère, avec son chaos qui n'est accessible que par un montage. Christoph nous dit juste : « Bon, ben voilà, ce sont des montagnards ». À partir de là, tout se construit petit à petit, de jour en jour, avec des textes, des sons, des musiques amenés par Christoph et par son dramaturge, Malte Uebeland. Et chaque répétition commence par au moins une heure de chant tous ensemble.



Une distribution du collectif Le Sommet, de Christoph Marthaler, en 2015. (A. G. / AGF)

**Quelle est l'importance de ce préalable ?**

C'est fondamental pour qu'on puisse composer vraiment un ensemble. Quand on passe une heure à essayer de trouver une polyphonie, on est obligés de s'écouter les uns les autres. Et bien sûr, le travail de Marthaler est profondément musical : tout se joue dans les rythmes, les intonations, les respirations. C'est extraordinaire, parce que c'est comme si on avait déjà une partition, alors qu'on est justement en train de l'écrire ensemble.

**Pour autant, les personnages existent fortement, à l'image du vôtre, qui est assez décalé par rapport aux autres. Comment apparaissent-ils ?**

Ils se créent au fil des improvisations, de ce qu'on propose. Beaucoup d'éléments viennent de nous. Christoph regarde beaucoup, nous ramène la balle en jeu, pong permanent. Pour ce personnage, il a joué de ce côté toujours un peu à l'écart que je peux avoir. Et, peu à peu, apparaît cette femme qui est celle qui n'a pas envie d'être là, qui se demande ce qu'elle est venue faire dans ce sommet européen absurde.

**Lire aussi | [Au Théâtre de l'Aquarium, à Paris, Christoph Marthaler enchante avec ses « Invoicants endormis »](#)**

**Dans ce travail visuel, corporel et musical, le texte, même quand il est minimal, occupe une place tout aussi importante. Comment arrive-t-il de le proposer ?**

C'est là aussi une forme de composition très savante, entre des textes existants – de Christoph Tarkos, Giacomo Leopardi, Pier Paolo Pasolini, Dylan Thomas... –, qui sont comme balles sur mesure pour nous, et des textes originaux écrits par Malte Uebeland. Le processus d'improvisation que nous menons en tant qu'acteurs ne porte pas du tout sur le texte. Le travail sur le langage est énorme dans ce spectacle, au bout duquel la poésie apparaît comme la seule parole vraie.

**La dimension de l'absurde est importante chez Christoph Marthaler. Est-elle revendiquée ou implicite ?**

Elle est implicite, bien sûr, inscrite déjà dans ses choix d'acteurs. On n'en parle jamais en répétition, mais quand une scène lui plaît particulièrement et qu'il rigole bien, Marthaler s'exclame : « C'est complètement gaga », et ça, c'est le compliment suprême. Et cette dimension de l'absurde est induite par les situations qu'il imagine : arriver habillés en montagnards coincés dans un monte-charge, ou remplir la scène d'extincteurs gonflables...

**Quelle est l'importance de la fragilité dans ce théâtre ?**

C'est sûr que, chez Marthaler, on ne voit pas de héros, pas de performance d'acteur au sens de la démonstration : ce sont des humains exposés dans leur fragilité, et cela parce qu'il part des personnes qui sont les acteurs. Avec lui, on se met en fragilité, complètement exposé, on n'a pas grand-chose à quoi se raccrocher, pas de texte préalable, pas d'intentions plaquées. C'est ce qui me passionne en tant qu'actrice, cette vulnérabilité, parce qu'elle est au cœur d'un spectacle vivant vraiment vivant. C'est un peu ambivalent, parce que ses spectacles sont quand même hyperrigés. Mais tout son théâtre se joue sur un moment présent où les acteurs doivent absolument être sur le fil. C'est un peu la performance de l'antiperformance... C'est très technique, en fait, mais une fois que l'on a bien intégré le processus, on peut beaucoup s'amuser.

**Y a-t-il eu un avant et un après le travail avec Marthaler, pour vous ?**

Ah oui. D'abord, c'était là à mettre en scène avec qui je rêvais de jouer. Et ce travail a validé la direction où je voulais aller, celle de l'engagement physique du jeu. Comment on fait pour représenter toute une histoire sans parler, sans pour autant aller vers la danse, et que ce soit quand même visible, touchant, drôle ? L'aimé essayer de créer quelque chose d'extrêmement précis dans le corps, qui apparaisse comme un dessin.

**1** *Le Sommet*, Texte et mise en scène de Christoph Marthaler. Avec Linaa Baein, Charlotte Clamens, Raphael Clamens, Federica Frasca, Lukas Metzbauer, Graham F. Valentini, *Le Sommet*, no 12, 13, 14 et 15 juillet à 19 heures, le 16 juillet à 19 heures et 20 heures. Durée : 2 heures.